

## DORIS KNECHT

Doris Knecht est née dans le Vorarlberg (Autriche) et est actuellement l'une des voix les plus originales et les plus drôles du journalisme dans son pays. Elle a travaillé pour différents magazines (elle a notamment été rédactrice pour le *Profil*, le *Tagesanzeiger* de Zurich, le *Falter*) et signe toute la semaine une chronique très suivie dans le quotidien autrichien *Kurier*. Elle vit avec sa famille à Vienne. Elle a écrit trois romans, tous les trois des best-sellers chez ROWOHLT.

**Gruber geht** (2011). Son premier roman a été sélectionné pour le prix du Livre allemand (Deutscher Buchpreis) en 2011. Adapté au cinéma (sortie autrichienne en 2015)

**Besser** (2013), prix de la fondation Ravensburg

**Wald** (2015)

Doris Knecht, une des rares écrivains autrichiens contemporains à figurer sur la liste des best-sellers en Allemagne, est unanimement saluée par la critique. Elle écrit dans une langue moderne et fluide qui n'est pas sans évoquer Anna Gavalda, jongle avec les styles, ses personnages sont esquissés en quelques traits qui suffisent à les rendre immédiatement familiers. Le tout avec une pointe d'humour et un regard caustique sur les valeurs et les dérives de notre société contemporaine.

-----

« C'est méchant, drôle et inégalable, si on supporte ce regard qui nous perce à jour. Car la question n'est pas : connaissez-vous Mme Knecht ? Mais : d'où, grand Dieu, Mme Knecht nous connaît-elle ? » (*Brigitte*)

« Doris Knecht est une écrivaine littéraire parmi les journalistes et une sociologue du quotidien parmi les écrivains littéraires. » (Robert Menasse)

« Pour écrire si bien et si facilement ce qu'on ne dit pas, il n'y a que Knecht. » (Daniel Glattauer)

-----

**Droits:**

*New Books in German* a subventionné un essai de traduction en anglais de *Wald* (disponible en ligne, <http://www.new-books-in-german.com/english/1799/427/427/129002/design1.html>). Pour la traduction française, il existe des aides à la traduction du ministère de la Culture autrichien.

**Chiffres actuels de vente :**

*Gruber geht* (11.3.2011): 50 000 exemplaires vendus

*Besser* (8.3.2013): 43 000 exemplaires vendus

*Wald* (6.3.2015): 25 000 exemplaires vendus

**Quatrième de couverture**

John Gruber, manager, conducteur de Porsche, propriétaire de loft et grand cynique devant l'existence, fait parfois comprendre clairement et simplement à ses maîtresses ce qui distingue les séries télé de la réalité. Mais un jour, c'est lui qui doit encaisser le choc. Longtemps, il s'est pris pour un super-héros très cool, alors lorsqu'on décèle une tumeur dans son estomac, ça fait mal. Gruber boit, sort et se bagarre, fait des expériences personnelles - et une chimio. Et atterrit finalement dans les bras de la belle et intelligente Berlinoise DJane, qui voit en Gruber ce qu'il n'arrive pas à voir lui-même...

*Gruber geht*

Incipit, pages 7-9

Gruber quitte la pièce, il quitte l'appartement, il quitte l'immeuble. Il est six heures du matin; un taxi attend déjà le long du trottoir, le chauffeur sort de la voiture et lui ouvre le coffre. Bonjour. Bonjour. Gruber s'installe à l'arrière, pose sa sacoche et son imperméable à côté de lui, et dans la poche de son manteau, l'enveloppe se froisse avec un bruissement inquiétant. Un immense malaise s'empare de Gruber, le laissant quelques instants comme absent. Non, ne pas y penser, ne pas (la douleur dort encore, depuis trois jours déjà, ok, laissons-la dormir) y penser. Gruber ignore cette sensation désagréable et branche les écouteurs de son iPhone, pas de conversation maintenant. Pas de conversation à cette heure-ci. Et certainement pas de conversation avec un chauffeur de taxi, jamais de conversations avec un chauffeur de taxi. L'iPod passe *Tell Tale Signs* de Dylan, les bootlegs, le meilleur, selon Gruber, que Dylan ait sorti ces dernières années. Gruber écoute sa musique en fonction du moment et du paysage. Dylan va avec tout. Il fait encore sombre, les rues sont désertes, la ville n'est pas encore en phase d'éveil. Quinze minutes plus tard, le taxi longe la raffinerie de pétrole, un moment que Gruber ne voudrait surtout pas manquer, même pour la mille-et-unième fois. Dylan entonne la chanson de la fille du *Red River Shore*, qu'il veut épouser, et qui lui donne le meilleur conseil qui soit : rentrer chez lui et vivre une vie simple. Gruber fixe les lumières de la raffinerie qui défilent, des centaines, des milliers d'ampoules nues sur des conteneurs et en haut de petites tours et de mâts, l'incandescence froide de la beauté industrielle. Une vie simple. Mouais. Gruber pense à l'enveloppe, à la journée de merde qui l'attend, il pense à la soirée, il pense à Denise, peut-être qu'il couchera avec Denise aujourd'hui. Il pense à Denise, *Deuuunise*, couchée sous lui sans le regarder dans les yeux.

Bon, il faut bien avouer, la dernière fois, il n'a pas vraiment été sympa avec elle, un peu brusque, et il n'a pas répondu à deux ou trois emails qu'elle lui a envoyés. Peut-être qu'il ne couchera quand même pas avec elle ce soir. Pas de Deniise. *Deuuunise*.

Puis ils arrivent à l'aéroport. Gruber sort sans précipitation (ne pas réveiller la douleur), sort lui-même - mais que ces chauffeurs de taxi viennois sont fainéants - sa valise du coffre et la tire pour traverser la rue jusqu'au terminal A. Sa valise à roulettes pèse, il le sait, il l'a vérifié chez lui, et même deux fois, exactement 7,7 kilos, ça passe en bagage à main. Gruber n'a pas le temps d'attendre devant les tapis roulants : danser d'un pied sur l'autre. Regarder l'heure. Bien se positionner. Regarder défiler sa vie. Regarder l'heure. Regarder l'heure. Regarder l'heure. Heureusement, il ne connaît personne ici ; il n'y a probablement rien de plus terrible que de faire la conversation tôt le matin au comptoir d'enregistrement. Dans sa valise, il y a deux belles chemises, un costume Slimane, un maillot de corps, deux caleçons, deux paires de chaussettes, un câble pour son portable, une batterie pour son iPhone et tous ses ustensiles de toilette dans des bouteilles en plastique de 75 ml, shampoing, après-shampoing, gel douche, après-rasage. Thank you 11 septembre. Il n'a pas besoin d'enregistrer sa valise, les formalités sont vite faites, entre autres parce que Gruber s'en tient à son principe pour ce genre de situation, bien qu'il soit en désaccord complet avec sa personnalité : toujours être aimable avec les prestataires de services. Bien sûr, uniquement pour en tirer avantage. Gruber a fait le test, c'est un gain de temps et donc tout bénéfice. Toujours être aimable, toujours prévenant. Aussi longtemps du moins qu'aucun problème concret ne requière de hausser délibérément le ton. Ici et maintenant, ce n'est pas le cas. Ici et maintenant, comme souvent vers cette heure-là, il est face à une jeune femme encore fatiguée, dans un uniforme mal coupé, bon marché, et qui est habituée à être traitée avec dédain et grossièreté par des passagers fatigués. Celle-ci a les cheveux trop noirs, des sourcils trop épilés, un mascara trop épais et trop de fond de teint solarium. Elle est agréablement surprise de l'amabilité joviale de Gruber. Non, elle est euphorique. La valise de Gruber pourrait facilement peser douze kilos, pas de souci.

[...]

Chapitre 2, p.16

Il est un peu *space*. Il tourne pas complètement rond. Ça se voit pas tout de suite, parce physiquement, il est même pas mal. Physiquement, John est même plutôt bien, grand et tout, un peu dégingandé, de beaux cheveux. Il sait parler, il sait s'habiller comme il faut. Des belles chaussures, les ongles propres, à notre époque ça va pas de soi, loin de là ! Et il a aussi de bonnes manières, du moins tant que c'est absolument nécessaire. Mais ensuite, tu te rends quand même compte qu'il a un petit vélo dans la tête. Enfin, un petit vélo rigolo. Un Viennois quoi, hyper séduisant, mais au fond irresponsable. Je suis déjà sortie avec un Viennois, apparemment ils sont tous comme ça. Très souple, quasiment élastique, cette faculté incroyable de se lover autour de son interlocuteur. Pas littéralement, bien sûr. Et pas aussi lourdement qu'un gars de l'Aargau ou un truc comme ça. Tu as l'impression qu'ils s'intéressent vraiment à toi, et ils sont drôles, avec ça. Et puis il est généreux John, mais de façon tout à fait naturelle, les hommes avars, très peu pour moi. J'ai rencontré John à la cantine, bon c'est déjà assez bizarre, c'est pas un Suisse que tu rencontrerais comme ça à la cantine. Montre-moi un Suisse que tu puisses rencontrer à la cantine. Un Suisse, tu peux le renverser, lui marcher dessus, lui écraser deux fois ton talon dans la figure, il s'excuse et file à la caisse sans même t'avoir remarquée. Mais lui, justement, c'est pas un Suisse. Du

coup, ça te rend méfiante aussi : ça aurait pu être n'importe qui, qui lui flanque l'eau sur son plateau par terre, Susan Boyle, Sarah Palin, Alice Schwarzer, peu importe, c'est de nature, John aurait lancé la machine à charme, c'est un réflexe, il flirte à coup sûr avec toutes celles qui le bousculent. Il a ça dans les gènes, je suppose. Par automatisme, pour se faire une idée de ce qui pourrait marcher, et ensuite seulement il regarde quel genre c'est, celle avec qui ça marcherait. On peut toujours décliner poliment.

Sauf qu'après, je l'avais sur le dos. Au début, j'ai trouvé ça pas génial du tout. En fait pas génial du tout du tout. Est-ce que je peux m'asseoir à côté de vous, est-ce que je peux vous inviter, tout le bazar, au secours. Non. Non, j'ai dit non ! Mais ça l'a pas dérangé, et au bout de deux minutes ça m'a plus dérangée non plus, en fait ça m'allait bien, il sait y faire, j'avais bien vu, ça. Apparemment, il devait avoir toute une flopée de rendez-vous dans notre boîte, des négociations quelconques, clarifier les détails d'un contrat, je ne sais quoi, et le lendemain pareil, mais il m'a invitée à dîner pour le soir, et il m'intéressait déjà assez pour que j'accepte. Pour avoir du charme, il a du charme. On s'est retrouvés dans le hall, et au début il critiquait tout : les plats, le service, le vin, les prix, il était assez lourd et désagréable, il m'a carrément pris le chou. Peut-être qu'il était simplement nerveux, et je voulais, franchement, je voulais déjà m'en aller. J'ai franchement pensé aller aux toilettes, récupérer mon manteau discrètement par derrière et sortir par le bar. Sans rire, j'y ai sérieusement réfléchi. Mais une fois qu'il a eu un peu bu et ça allait mieux, et il est devenu vraiment drôle et attentif et on a discuté tranquillement. Quand il a raconté ce qu'il faisait, il était comme illuminé. Et - le mot est idiot, mais c'est ça - passionné. Et toujours avec cet accent viennois, c'est craquant. Puis il sait écouter, montre-moi un homme qui sache écouter. Et il est pas marié et il a pas de copine ! Enfin bon, si c'est vrai, mais je crois bien. Enfin, il est tellement lunatique, en fait, tu le supportes grand maximum dix heures d'affilée et encore, s'il en passe six à dormir. Et encore, parce qu'il ronfle comme un ours. On est encore allés à la Mascotte, là il était déjà plus confiant, mais pas lourd, correct quoi, et quand on est sortis, vers une heure, il m'a embrassée dans la rue, pas mal même, alors j'ai pensé bon, au point où on en est. On a pris un taxi et on est allés chez moi. Et après c'était plutôt bizarre, parce que chez moi tout d'un coup, il était carrément différent. Carrément hésitant d'un coup. Je l'ai installé sur le canapé et j'ai ouvert une bouteille de vin. Et bizarrement il a à nouveau voulu discuter. Et que du vent. Il répétait tout le temps comme un idiot : Deuuunisedeuuuunisedeuuuunise, bel appartement Deuuunise, beau canapé Deuuunise, Deuuunise, et qu'est-ce que tu fais dans la vie, Deuuunise, et Deuuunise, tu as quelque chose de Bob Dylan ici ?, Deuuunise, que des conneries comme ça, ça m'a pris la tête. Attends, Bob Dylan, il tourne pas rond. Et je n'avais plus envie de discuter non plus, bon sang, mais il a pratiquement fallu que je me jette sur ses genoux pour qu'il s'arrête de causer et qu'on avance, avant que je change d'avis. Et c'était li--mite. Mais après, il a quand même... et c'était assez. Ouais. Bizarre. Enfin ok, mais quand même très bizarre. Par moments, il était très mignon et super, mais après quand il m'a touchée, c'était, c'était froid et distant, et comme s'il était en colère. C'était bizarre. Ensuite, tout ce qu'il voulait c'était mettre les voiles, j'ai trouvé ça moyen. Il a dit qu'il devait se lever tôt le lendemain, des rendez-vous, encore des rendez-vous, le bla-bla habituel. Crevant. Une fois qu'il était sorti, je me suis mise au lit et je me suis dit : connard. Et : pauvre pomme. À quoi ça rime, tout ça ?

Mais bon, ensuite, du taxi j'imagine, il a encore envoyé un texto sympa, et le lendemain, il a même appelé et dit qu'il était en route pour l'aéroport, et est-ce qu'il pouvait m'appeler quand il serait de nouveau à Zurich. J'ai dit bien sûr, quoique j'étais pas bien sûre. Je l'ai encore vu

deux fois, et c'était toujours pareil. C'était toujours bien par moments, et par moments complètement nul, à se barrer en courant, et le sexe c'est... disons qu'il a encore pas mal à apprendre sur le sexe. La deuxième fois, j'ai passé la nuit dans son hôtel et c'était assez bien. Il a voulu que je reste, il voulait même que je m'endorme dans ses bras. Mais le matin, il était de nouveau carrément désagréable, brusque, distant, voire odieux, donc je ne suis pas restée pour le petit-déjeuner. C'est probablement ce qu'il voulait. Sur quoi je lui ai envoyé un email bien cassant. Auquel il a même pas répondu : franchement, qu'il aille se faire voir.

Traduction Florence Hetzel

Née à Fontenay-aux-Roses en 1972. Études de langue et littérature allemandes à la Sorbonne, doctorat d'État à l'Université Marc Bloch de Strasbourg sur la réception d'Arthur Schnitzler en France. DESS de traduction professionnelle à l'ITI (Strasbourg). Vit à Vienne et enseigne la littérature française et la traduction à l'Université de Vienne. Traductrice dans les domaines littéraire, culturel et artistique (notamment deux pièces de théâtre d'Elfriede Jelinek).

Contact : [florence\\_hetzel@hotmail.com](mailto:florence_hetzel@hotmail.com)